

Féminitude — Canada [Québec] 2011, 22 minutes

Élie Castiel

Numéro 278, mai-juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2012). Compte rendu de [*Féminitude* — Canada [Québec] 2011, 22 minutes]. *Séquences*, (278), 24–24.



Féminitude

L'idée de base est, en apparence, sans scénario : réunir un groupe composé de neuf jeunes femmes et les conduire à parler de leur condition de femme, de leurs doutes, de leurs convictions, de leurs certitudes, de leur positionnement face à leurs parents, aux hommes et face à elles-mêmes. Pour Naomie Décarie-Daigneault, il s'agit ici d'une forme d'exorcisme, d'autopsychanalyse pratiquée par le biais des images en mouvement. Film sur la parole, *Féminitude* est un condensé à la fois candide et intelligent sur le discours au féminin. La jeune cinéaste, dont c'est ici le premier court métrage documentaire, après deux courtes fictions, *La Vie moderne* (2009) et *Forêt* (2010), plonge à mains nues dans un dialogue objectif avec l'autre, avouons-le, parfois même touchant. Il y a d'abord celles de 16 ans, Camille, Florence et Camille. Elles parlent de la difficulté de grandir et de « contrôler l'avenir » face à un corps en pleine

mouvance. Et puis, c'est au tour de Cybèle, Rosa et Cheyenne, 19 ans. Elles cherchent une « déconstruction de leur féminité », une façon différente d'établir des liens avec le sexe opposé.

Leur discours annonce avec ferveur et complicité les jeunes femmes du prochain groupe d'âge, 22 ans. Elles ont pour prénoms Dorothée, Laura et Laurence. Celles-ci s'expriment sur les contraintes que subissent les femmes dans leurs rapports avec les hommes, comme dans le monde du travail, où elles doivent très souvent épouser les normes du comportement masculin pour mieux s'adapter au milieu. Elles questionnent aussi la société patriarcale et prônent pour un partage juste et équitable dans la transmission des valeurs. La mise en scène, d'une grande simplicité, privilégie le plan fixe et le gros plan. C'est là la bonne approche, car il s'agit d'un film où seule la parole domine et dans lequel les idées véhiculées demeurent le principal objectif et prennent tout leur sens. Et même s'ils ne sont pas physiquement présents, les hommes sont dans la pensée de toutes ces battantes. Le film s'ouvre et se clôt sur le même plan. Comme si réunies autour d'un feu de bois en pleine forêt hivernale, ces jeunes femmes allaient reconstruire le monde. Et pour Naomie Décarie-Daigneault, c'est sans doute la promesse d'un bel avenir.

Élie Castiel

■ Canada [Québec] 2011 — **Durée:** 22 minutes — **Réal.:** Naomie Décarie-Daigneault — **Images:** Annick Marion — **Mont.:** Terence Chotard, Audrey Mantha — **Mus.:** Diva Cop — **Avec:** Camille Armellin, Cybèle Beaudoin-Pilon, Daphné Beaudoin-Pilon, Dorothée Charest Belzile, Laura Chéron-Lebœuf, Florence Décarie-Daigneault, Laurence Ferdinand, Marie-Audrey Jacques, Camille Rémillard — **Dist.:** UQÀM / École des médias.



Olga et ses hommes

Dans un cadre 16/9, la caméra montre un peu au ralenti des joueurs de basketball dans le feu de l'action se poussant et se retenant dans un environnement sonore de bruits et de cris également déformé qui s'éclaircit peu à peu. Le caméraman montre ensuite les spectateurs derrière le banc d'une équipe. Après un texte identifiant le sujet du film (Olga Hrycak, entraîneuse de basketball, Les Citadins de l'UQÀM), la bande-son, revenue à vitesse normale, avec en bruit de fond les cris et exclamations des joueurs et des spectateurs, privilégie les recommandations d'Olga à ses joueurs en français avec quelques expressions plus senties en anglais. Portrait d'une femme dans son travail, le film de Michaël Poirier Martin nous la présente ensuite lors d'un entraînement où elle fait pratiquer

à ses joueurs certaines phases du jeu, tançant certains joueurs pour leurs erreurs et les rappelant vertement à l'ordre. Lors d'une autre partie, la même passion anime Olga pendant le déroulement du jeu, alors que les joueurs sur le banc semblent moins intéressés. Lors de l'entracte, dans la chambre de l'équipe, elle écrit en noir sur un tableau montrant un court de basketball les mots « équipe » et « passion ». Le réalisateur intègre cette notion d'équipe, puisqu'aucun joueur n'est identifié plus que par son prénom dit par Olga ou ses coéquipiers sur le banc, même si l'on peut facilement découvrir par Internet le nom de l'athlète qui dribble au son, les yeux clos, avec un ballon dans chaque main.

Produit par l'école des médias de l'UQÀM, le film a donc bénéficié des contacts de cette entité avec les autres secteurs de cette université. Cela aurait pu donner naguère un produit à la gloire de l'organisme, monté avec un commentaire dithyrambique, ce qui risque d'être plus le cas aux États-Unis lors de la *March Madness* annuelle. Quelques infos défilantes rajoutées en bas de l'écran lors de l'entraînement auraient mieux fait comprendre le parcours de cette femme qui évolue dans un milieu d'hommes où elle a déjà gagné deux fois le titre d'entraîneuse canadienne de l'année. 📍

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2011 — **Durée:** 12 minutes — **Réal.:** Michaël Poirier Martin — **Scén.:** Michaël Poirier Martin — **Images:** Hugo Ferland-Dionne, Vincent Bourassa — **Mont.:** Sophie Benoit Sylvestre — **Son:** Raphaël Toulouse — **Avec:** Olga Hrycak et les joueurs de l'équipe de basket Les Citadins de l'UQÀM — **Dist.:** UQÀM / École des médias.